

LA RUE, UNE FORMATION DE VIE

Mathieu BURETTE¹, Karim MAJOROS et le public de l'accueil de Modus Fiesta²

A 25 ans, Plum-Plum vit à Bruxelles. Elle ne se ballade jamais sans son chien. Les arts du cirque, elle les a appris dans la rue, "un monde à part". Très ouverte aux autres, elle a vécu dans des squats durant six années. Au début, par choix. Par la suite, par obligation. Pleine de vie, la jeune femme raconte son histoire et envisage son avenir. Une expérience de précarité dont elle dresse la liste des acquis avec un peu de recul. Un récit parmi d'autres, qui déconstruit quelques clichés.

Mots-clés

- précarité
- squat
- monde de la rue
- Modus Vivendi

1. Stagiaire.

2. Modus Vivendi.

Modus Fiesta, projet de Modus Vivendi asbl.

Un point local d'accueil et d'information sur les nouvelles drogues de synthèse et une équipe mobile de réduction des risques en milieu festif.

rue Van Artevelde 130
1000 Bruxelles
02 503 08 62
modusfiesta@modusvivendi-be.org
<http://www.modusvivendi-be.org/modusfiesta>

A l'aube de la vingtaine, Plum-Plum (nom d'emprunt) a rejoint le monde de la rue. "Virée de chez mes parents, j'ai pris des appartements, des petites chambres". Fuyant une situation familiale pénible, elle s'est "retrouvée dans pas mal de galères". C'est au contact d'autres personnes qu'elle franchit le pas. "J'avais rencontré des artistes, des musiciens, plein de gens qui vivaient dans la rue ou qui squattaient. Au fur et à mesure de les connaître, j'ai décidé moi-même de partir sur les pavés, de squatter et de me passer de l'aide du CPAS".

Elle découvre alors un mode de vie différent et "pas facile" mais qui lui permet de "gagner beaucoup en maturité". Petite nouvelle dans la rue et les logements précaires, elle doit se positionner. "Pour ne pas me faire utiliser, manipuler ou écraser par les autres", elle change petit à petit son approche. D'un naturel sensible, "qui pleurerait tout le temps", Plum-Plum se construit une coquille pour se faire respecter. "Le monde de la rue me paraissait très agressif. J'ai dû transformer mon émotion en fermeté, devenir méchante et crier pour me

défendre". Dans cette optique, elle adopte un chien. "Parce qu'un chien, dans un squat, agit comme une alarme. Il t'apprend à avoir des réflexes, à rester tout le temps à l'affût. Parce que la police peut débarquer à tout moment. Et qu'en plus, on n'est pas à l'abri des autres squatteurs".

"Mieux avec un projet commun"

Loin des tableaux généralement dressés par les médias à sensation, Plum-Plum voit dans certains squats des "lieux de vie très intéressants et agréables". De véritables terreaux pour construire sa vie. Le côté festif lui semble déterminant. "Les meilleurs lieux où j'étais accueillais des tas d'activités : concerts, spectacles, etc. Ils avaient un projet précis, des rendez-vous pour structurer le temps et sa vie. Et pour ne pas tomber dans le cliché des squats de toxos où tout le monde glande". Selon elle, le pire qu'il puisse arriver dans un squat est l'absence de but commun. "Sans activités collectives qui relient les personnes, je pense que le squat peut devenir très négatif. Rester seul dans son coin, se tirer dans les

pattes ou être totalement indifférent ou méprisant face à ce que les compagnons de route vivent, c'est bien pire que de se faire déloger par les flics".

"Le pire : être exclu de ton monde"

"Quand tu fais la manche et que des passants t'insultent ou t'engueulent, ce type d'agressions ne te fait pas mal. Tu n'appartiens pas à ce monde-là. Ton monde est bien particulier, c'est celui de la rue auquel tu appartiens". Et pour Plum-Plum, la pire exclusion vient des proches : "on a notre monde. Quand on se retrouve rejeté de notre monde, rejeté par les gens qu'on apprécie et avec qui on partage des trucs, là on est mal". Se retrouver isolée, elle a toujours voulu l'éviter à tout prix. "Je voulais me retrouver avec les autres, en groupe, pour faire la fête, être ensemble dans une même cause, plus forts. Personne n'a envie de faire la fête seul. Voilà ce que je craignais, de rester là face à mes soucis personnels".

Quand on prononce le terme "précarité", Plum-Plum prend le temps de réfléchir. Elle pèse ses mots et lance

une définition bien à elle : "la précarité, c'est être pauvre mais pas forcément sans toit. C'est ne pas savoir de quoi demain sera fait. Savoir que tout peut arriver. Être dans l'incertitude. Même dans un appart, tu peux te retrouver dans une merde totale, si tu ne sais pas si tu vas manger le lendemain ou que tu crains de recevoir une lettre du CPAS annonçant une mauvaise nouvelle ou d'être expulsée".

"6 ans, c'est bien"

Aujourd'hui, Plum-Plum vit en appartement. Elle n'a plus envie de réitérer cette expérience mais ne regrette en rien cette période passée dans les squats. Regardant dans le rétroviseur, elle dresse un bilan très posé : "Maintenant, je n'ai plus envie de vivre en squat. Je suis bien dans mon appart, plus posée. Je me dis que je vais me calmer, parce que j'ai déjà bien profité de ma vie. 6 ans dans le milieu des squats et dans celui de la fête... Voilà, j'ai été un peu partout, j'ai voyagé... J'ai fait ce que j'avais à faire et maintenant, j'ai d'autres préoccupations, totalement différentes. Ça change la donne. 6 ans c'est bien!". ■



Améliorer le bien-être des personnes qui sortent dans les lieux de fête de la capitale. Voilà l'objectif de Quality Nights, le label de la fête, bâti par un véritable réseau d'acteurs : Modus Vivendi (Modus Fiesta), le Centre Local de Promotion de la Santé, la Cocof et 11 acteurs bruxellois de la nuit (Bulex, Fuse, Halles de Schaerbeek, Jeux d'Hiver, Magasin 4, Mirano, NEMO, Recyclart, Ric's Art Boat, Structure Béton, You). Pour l'accueil du public, ils proposent depuis le 28 septembre 6 services : eau potable gratuite, préservatifs et bouchons d'oreille à prix modique, brochures d'info sur la santé, alerte rapide en cas de circulation de produits à hauts risques et une sensibilisation du personnel.

www.qualitynights.be